

Un chantier théâtral

Martin Faucher

L'appel de Berlin
Number 150 (1), 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71606ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Faucher, M. (2014). Un chantier théâtral. *Jeu*, (150), 36–40.

Le créateur et chasseur de spectacles retourne constamment à Berlin. Il y va pour les théâtres, les metteurs en scène et les comédiens ; pour les auteurs et les *Dramaturgen* ; pour profiter au maximum

UN CHANTIER théâtral

d'une ville où la culture est franchement valorisée par l'État et les habitants. En somme, il y va pour rencontrer l'inédit, se rappeler que les limites sont faites pour être repoussées, que rien n'est vraiment impossible pour un artiste. S'il fréquente assidûment Berlin, c'est surtout, révèle-t-il, pour réapprendre sans cesse à douter.

Les villes sont vivantes. Elles ont leur façon de bouger, de se déployer, de manger, boire et fêter, de rêver. Chaque ville comporte son mystère, sa blessure, son drame, ses tragédies.

Berlin est une ville fascinante car multiple. Berlin fourmille de mille et une histoires politiques, économiques, religieuses, scabreuses et sexuelles. De grands pans de l'histoire de Berlin sont visibles à l'œil nu, tandis que d'autres pans sont cachés, enfouis sous des monceaux de ruines, fantômes planants qui errent et s'immiscent partout.

Les mouvements artistiques d'avant-garde berlinois du début du XX^e siècle, son architecture visionnaire promettant un monde plus libre, ses peintres, romanciers, dramaturges et cinéastes expressionnistes qui ont su dépeindre avec une lucidité impitoyable les affres d'un capitalisme effréné et les pires dérives d'un nationalisme exacerbé ont éveillé tôt en moi une grande curiosité pour cette ville protéiforme.

Quelle influence une ville au passé si lourd a-t-elle sur l'imaginaire de ses artistes et de ses habitants ? C'est ce que j'ai voulu éprouver en marchant sur les pas de Bertolt Brecht, de Marlene Dietrich, de George Grosz, d'Alfred Döblin, et de tous ces autres artistes qui constituent la fibre intime de cette ville de tous les excès.



Martin Faucher

Martin Faucher dans un bunker, à Berlin.
© Stéphane Bourguignon



Comédien de formation, **Martin Faucher** signe en 1988 sa première mise en scène avec son collage de l'œuvre de Réjean Ducharme, *À quelle heure on meurt ?* Il a depuis porté à la scène des œuvres issues tant du répertoire classique que du répertoire contemporain, dont récemment des textes de Rebekka Kricheldorf, de Sarah Berthiaume, de Elfriede Jelinek et de Claude Gauvreau. Il enseigne régulièrement à l'École nationale de théâtre et il est conseiller artistique au Festival TransAmériques.

SSCHAUBÜHN

Wir sehen uns wieder

Open for Everything von Constanza Macras | DorkyPark
Regie & Choreographie: Constanza Macras
Ab 10. August 2012 | Gastspiel

Ein Volksfeind von Henrik Ibsen
Regie: Thomas Ostermeier
Ab 8. September 2012

Galaxy von BUTZ
Regie & Konzept: BUTZ
Ab 14. September 2012

Die Verlobung und Entombung von Paul Watzek
die Schauspielerei des Hauses zu Zehn
des Herrn die Sade

heute



Marat/Sade

Iwanow de Tchekhov, mis en scène par Dimiter Gotscheff, présenté au FTA 2008 par la Volksbühne am Rosa-Luxemburg-Platz (Berlin), avec l'appui du Goethe-Institut Montréal. © Thomas Aurin



C'est au tournant du nouveau millénaire que je foulai pour la première fois le sol de Berlin. Enfin j'y étais, dans cette ville en pleine mutation, dans ce vaste chantier qui essayait de réparer un passé douloureux et honteux. Enfin, je la voyais de tous mes yeux, cette ville où désormais deux mondes, l'Est soviétique et l'Ouest bourgeois, se redécouvraient et s'apprivoisaient, où des quartiers entiers renaissaient de leurs cendres avec une rigueur, un bon goût, une intelligence et une poésie apparemment sans limites. Partout, une jeunesse européenne créatrice était au rendez-vous. Chaque pas dans Berlin m'était source d'étonnement, de surprise mais aussi de profonde émotion.

Ahhh, c'est donc ça Alexanderplatz... Mon Dieu que l'architecture des années communistes a pu être à la fois morne et complètement délirante ! Tiens, des trous de balles dans les murs du Musée de Pergame, où ont été ramenés des pans entiers des murs de Babylone... Que Unter den Linden devait être chic avant la Seconde Guerre, que ses universités, opéras et banques y sont colossaux ! Je comprends maintenant que les Berlinoises aient pu un jour se croire les maîtres du monde. Tiens, un restant du mur... Ici, la Neue Synagoge détruite lors de la Nuit de Cristal et tout juste restaurée, là, quelque part sous ces immeubles gris et anonymes, on ne dit pas exactement où, le bunker où Hitler s'est suicidé...

Marcher dans Berlin n'est jamais anodin. Quelque chose surgit toujours pour nous rappeler que rien n'est éternel et immuable, que tout est relatif. À Berlin, le présent et l'avenir sont à tout le moins l'égal du passé. Cette affirmation se vérifie à chaque pas que l'on fait dans la ville. Elle se vérifie aussi en fréquentant ses nombreux théâtres.

OÙ L'IMPOSSIBLE SE RÉALISE

Depuis 2000, j'ai vu quantité de spectacles à la Schaubühne, au Deutsches Theater, au Maxim Gorki Theater, au Berliner Ensemble, à la Volksbühne. En allant presque tous les soirs au théâtre, j'ai été sous le charme, j'ai été sous le choc. Ne comprenant à l'époque pas un seul mot d'allemand, débarrassé du poids du récit, j'ai pu librement me laisser déstabiliser, heurter et ravir dans mes convictions esthétiques.

C'est ainsi que j'ai vu la bourgeoise Nora de Ibsen déguisée en Lara Croft se *pitcher* par désespoir dans le gros aquarium de son chic appartement d'inspiration Mies van der Rohe; le neurasthénique Ivanov de Tchekhov émerger d'un immense nuage de boucane blanche opaque au son de *My Heart Will Go On*, joué au synthé; la vieillissante Martha de Edward Albee se vêtir d'une très, très courte robe noire et d'un turban de Saran *wrap* serti de Smarties multicolores afin d'affrioler le jeune et fringant Nick; un Faust dans la mi-quarantaine mais se trouvant tout de même vieux retrouver sa folle jeunesse en dansant sur *Changes* de David Bowie; Irina, Macha, Olga et Andreï errer tristement sur le tarmac de l'aéroport militaire de la ville

de province, où ils périssent d'ennui sous le bruit assourdissant des avions de guerre décollant et atterrissant à la queue leu leu. J'ai vu des plateaux tournants tourner d'un bord *pis* de l'autre. J'ai vu un berger allemand grimper sur le ventre d'un interprète obèse, nu comme un ver, pendant qu'il chantait un sublime *lieder* de Schubert. J'ai vu sur les scènes de Berlin des choses que je n'avais jamais vues auparavant, des choses que je ne pensais pas possibles au théâtre, des choses auxquelles je pense encore, encore et encore.

Le théâtre qu'on pratique à Berlin est de très haut niveau, ancré dans une solide et vieille tradition mais où *aujourd'hui* est le mot d'ordre. Célébrer béatement le passé ne veut rien dire à Berlin ou alors est un geste socialement inacceptable. Berlin étant un haut lieu d'art contemporain, ses scénographes et costumiers s'inscrivent tout naturellement dans cette mouvance. Matières et matériaux sont utilisés de manière inusitée et singulière. Sur les scènes berlinoises, l'eau est de l'eau, le sang est du sang, la boue est de la boue. L'illusion, le décoratif et le faire semblant sont des tares. Si on a à démolir quelque chose sur scène, et ça arrive souvent, eh bien, on le démolit ! À Berlin, tout se reconstruit.

Le théâtre berlinois ne craint pas d'être à la fois savamment intellectuel et puissamment concret. Les idées philosophiques les plus élevées côtoient la matière la plus brute. On lit beaucoup dans les théâtres berlinois, car le répertoire présenté est vaste et des plus diversifiés, allant des Grecs anciens aux écritures nouvelles, en passant par les classiques connus ou oubliés de la littérature allemande et mondiale, et des adaptations de romans et de scénarios de films. Les metteurs en scène, cultivés, provocateurs, aidés de leurs conseillers littéraires et *Dramaturgs*, se font un point d'honneur d'offrir une vision actuelle d'une pièce, sinon, à quoi bon ? Le public en a vu d'autres. Les plateaux des théâtres berlinois, vastes et profonds, sont de formidables terrains de jeu pour enfants surdoués, où sont proposées entre adultes consentants des expériences radicales que ni le cinéma ni la télévision ne peuvent offrir. Les expériences scéniques du théâtre berlinois sont démesurées, totales, extrêmes, et relèvent souvent de l'art de la performance, de l'ici-maintenant.

Dans ces théâtres aux acoustiques soignées qui favorisent un jeu subtil et nuancé, il y a les acteurs berlinois, fiers, racés. Ils ont une tête, un cerveau, une pensée. Ils ont un corps aussi qu'ils n'ont pas peur d'exhiber dans toute sa puissance brute, séductrice et érotique. L'acteur berlinois ne nous donne pas tout mâché dans le bec. Il ne nous noie pas sous des tonnes d'émotion. L'acteur berlinois se laisse deviner et désirer. Nous devons nous pencher sur lui pour percer le mystère qu'il laisse planer. À cause de cette distanciation brechtienne, aussi appelée « effet d'étrangeté », l'acteur berlinois n'hésite pas à sortir de son personnage afin de commenter ce qu'il est en train d'interpréter. Cet effet s'apparente à un jeu burlesque qui relève presque du cabotinage. L'acteur de théâtre berlinois est une bête scénique fascinante et redoutable, domestiquée et sauvage à la fois.

LE PALAIS DU DOUTE

Un doux soir d'avril, je revenais de voir un énigmatique *Combat de nègre et de chiens* à la Volksbühne, où tout au long de la représentation tombaient sur le plateau des lambeaux d'une carte de l'Afrique déchiquetée en confettis. Comment réussissent-ils à débarrasser leur théâtre de tout folklore encombrant, de toute tradition lourde afin d'en arriver à un art qui frappe de plein fouet l'âme et l'imaginaire des spectateurs ? C'était la question qui m'obsédait. Je marchais lentement dans Berlin, où malgré sa vastitude règne un silence impressionnant. C'est d'ailleurs une des choses qui me frappe toujours à Berlin : on peut y flâner, penser et dormir dans un silence presque complet, chose précieuse dans nos villes chaotiques. Donc, tout à mes réflexions, je me dirigeais vers Unter den Linden quand quelque chose happa mon regard. Tout là-haut, sur le toit d'un édifice lugubre abandonné, directement sorti du pire cauchemar architectural des années 70, de très grosses lettres de néon rouge vif formaient un mot qui illuminait et déchirait le ciel :

ZWEIFEL.

On m'expliqua que *Zweifel* voulait dire « doute » et que l'édifice où était juché ce mot était le Palast der Republik. Cet édifice inauguré en 1976 était le siège du Parlement du gouvernement de la République démocratique allemande, doublé d'un important centre culturel et sportif. Cet édifice monumental, qui se voulait le symbole du triomphe de la politique, de l'art et du sport au service du peuple, fut fermé abruptement en 1990 pour cause de forte présence d'amiante. Sa démolition fut ordonnée en 2002. Alors qu'on le croyait haï de tous, un vif débat se fit parmi les Berlinoises autour de sa disparition. Beaucoup se réjouissaient de sa démolition prochaine, car cet horrible paquebot architectural rappelait un passé bien

pénible. D'autres, au contraire, soutenaient farouchement sa restauration intégrale ou, encore mieux, son maintien en son état actuel de ruine, argumentant que ce bâtiment, qu'on le veuille ou non, faisait bel et bien partie de la grande histoire berlinoise. C'est alors qu'un artiste eut l'idée de former en lettres de six mètres de haut le mot *Zweifel* et d'en couronner l'édifice, qui fut rebaptisé le Palais du doute. Le Palast der Republik fut finalement rasé en 2008.

Doute. Ce mot provoqua en moi une forte émotion. Je ne pouvais qu'avoir de l'admiration pour une ville qui permette que jour et nuit un mot aussi subversif que « doute » flotte dans son ciel. Ce mot, je le trouvai soudainement bien courageux, bien pertinent, bien essentiel, bien berlinois. Il me permit de comprendre ce théâtre qui m'étonnait tant et me comblait. Le doute comme devise, comme obsession, comme moteur de réflexion. Dans une ville où la plus démoniaque mise en scène du mensonge et de l'aberration causa presque sa destruction, il est bien normal qu'aujourd'hui le doute règne dans l'esprit de quiconque y vive, dont ses artistes de théâtre. Ce qui hier était valable à Berlin ne l'est certainement plus aujourd'hui. Le doute y veille.

Chaque fois que je reviens de Berlin, désormais je doute. De ma société, de ma ville, de mon théâtre aussi. La nuit, étonné, je regarde cette croix du mont Royal qui plane encore au-dessus de nous. Notre monde actuel s'écroule, et il faut en témoigner. Aujourd'hui doit être érigé un monde nouveau. Son chantier devrait être immense, audacieux, inspirant. Le théâtre doit témoigner de l'ampleur de ce chantier et de la grandeur de ce monde nouveau. S'il en est ainsi à Berlin, pourquoi n'en serait-il pas de même à Montréal ? ●